

et politique apportent à cet ouvrage une tonalité originale et riche d'enseignements sur la reconstruction sociale et morale de la société quimperloise. Elle illustre une nouvelle fois la préoccupation de l'auteur, soucieux d'embrasser la société quimperloise dans sa globalité et d'expliquer ainsi les ferments de l'évolution des mentalités de la petite ville finistérienne.

Outre les sources imprimées et manuscrites des fonds municipaux et départementaux, Alain Pennec a bénéficié de l'apport de deux fonds privés remarquables : les photographies du front de Jean Tréguier, conducteur d'automobile pendant le conflit, et le journal de la mobilisation et de la captivité d'Arthur Courtier, maire de Quimperlé (1912-1919), auquel la Société d'histoire du pays de Kemperle consacre un de ses derniers bulletins, toujours sous la plume d'Alain Pennec. Il s'y ajoute un journal, *L'Union agricole et maritime* du journaliste Léon Le Berre, « une véritable mine » d'informations. Régionaliste, druide sous le nom d'Abalor, Léon Le Berre combat dans son journal les préjugés attachés aux soldats bretons, leur saleté, leur superstition, leur faible instruction, leur attachement à la langue bretonne. Le journaliste s'indigne, s'enflamme mais doit constater, à l'issue du conflit, le recul de la langue bretonne du fait « du grand nombre de morts de locuteurs et du traumatisme moral subi, lié aux railleries » et à sa nouvelle image « synonyme de traditionalisme et de fermeture, et frein à l'intégration patriotique », comme l'écrit Alain Pennec.

*Quimperlé et les Quimperlois dans la Grande Guerre* présente ainsi une étude de cas extrêmement fouillée, et pourrait-on dire exemplaire.

ÉRIC JORET

Yann Mari NORMAND, Barzhonegou war an talbenn. *Poèmes du front, dastumet ha troet evit an embann gant* Jean NORMAND, Yvonne MARTIN et Joseph MARTIN, recueil bilingue, Rennes, Tir/Université Rennes 2, 2018, 443 p.

La guerre de 1914-1918 est à la fois un événement collectif mondial et une expérience vécue au plan individuel. Pour la première fois sans doute, l'historien dispose de sources pour appréhender ces cinquante-deux mois à toutes les échelles, à tous les niveaux d'observation, pour saisir les jeux et les enjeux internationaux autant que le vécu et le ressenti des acteurs individuels. Dès 1929, Jean Norton Cru a recensé et passé au crible de sa critique les témoignages écrits et publiés par les combattants<sup>12</sup>. Ce travail pionnier, pour faire une histoire « vue d'en bas », a été prolongé et étendu par Rémy Cazals en 2013<sup>13</sup>. Les écrits de guerre de Yann Mari Normand ne figurent

12. CRU, Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants, édités en français de 1915 à 1928*, 1929, Abbeville-Paris, Impr. F. Paillart/les Étincelles ; réimp. Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006.

13. CAZALS, Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, [Portet-sur-Garonne], Éditions Midi-Pyrénées/Édhito, 2013.

dans aucun des deux inventaires, comme sans doute la plus grande part de la très abondante production écrite des Poilus. Sans juger de l'intérêt de leur contenu, un obstacle particulier aurait limité leur diffusion : les cinquante poèmes sont écrits en breton ; une grande partie d'entre eux furent publiés en 1917-1919 dans la revue de François Vallée *Kroaz ar Vretoned*, diffusée essentiellement dans le Trégor.

L'édition de 2018 des *Poèmes du front* est donc inédite car elle rassemble tous les poèmes, ceux du manuscrit conservé à la Bibliothèque municipale de Rennes et ceux publiés dans la revue dès la guerre. Cette édition, faite dans le cadre du département de breton et de celtique de Rennes 2, a été établie et traduite par Jean Normand, petit-neveu de l'auteur et par Yvonne et Jean Martin.

L'auteur appartient au monde rural léonard. Il est né à Guiclan près de Morlaix en 1886. Il pourrait constituer un archétype des ruraux de cette « terre des prêtres ». Il fait des études jusqu'à la classe de seconde au collège du Kreisker où il apprend à écrire le breton qu'il parle depuis son enfance. Bien sûr, il reçoit un enseignement où la religion est très présente. Il effectue son service militaire en 1907-1909 à Brest dans l'artillerie. Redevenu paysan, il est mobilisé le 2 août 1914, il retrouve Brest où il participe à la récupération des canons côtiers qui sont ensuite reconditionnés en canons de siège. Un an plus tard, il découvre le front en Champagne.

Ce sont les tranchées qui déclenchent son entrée en écriture. Il tient un *Carnet-Journal* jusqu'au 22 septembre 1917. Hospitalisé en janvier et février 1916, il rédige une courte biographie qu'il dédie à ses parents. Parallèlement à son *Carnet-Journal*, il écrit ces poèmes. Il explique lui-même cette nécessité quasi existentielle d'écrire : « Depuis que la guerre est arrivée, ma plume est ma maîtresse » (4 mai 1917). Il écrit à ses parents, pour *Kroaz ar Vretoned*, mais fondamentalement pour lui-même. L'activité scripturale est un moyen de tenir, une preuve de vie : j'écris donc je suis. Y. M. Normand a rédigé, jusqu'à sa démobilisation, confirmant ainsi la fonction protectrice de la « plume d'acier ».

Cette fonction est la clef de lecture des 2 500 vers qu'il a composés de 1917 à 1919. Elle explique que l'acte d'écrire paraît plus important que l'originalité de la matière choisie. Produits de la guerre, ces poèmes rendent très peu compte de ces circonstances exceptionnelles. Ils évitent le quotidien des soldats au profit de considérations morales générales. Un seul poème, *Les nouveaux métiers*, met en mots de nouvelles pratiques comme l'artisanat des tranchées et la photographie qui relie le front à l'arrière :

« Combien d'autres, avec un Kodak ou un Photo-Plait,  
Auront pris des choses étonnantes :  
La tombe d'un ami trouvée par chance,  
Des camarades morts pour la France ! » (14 juin 1917).

Ces cinquante poèmes proposent une lecture catholique et bretonne de la guerre. Pour Y. M. Normand, ces deux qualificatifs sont tout à fait indissociables. Catholique

fervent, il est un militant de l'identité bretonne. Dans le premier poème, il annonce son programme :

« Faites que je puisse chanter vraiment,  
Comme un véritable enfant :  
La Langue, la Lignée, la Patrie, la Foi  
L'amour de Dieu, celui de la Bretagne ! »

Pendant deux ans, il décrit les pratiques religieuses individuelles et collectives qui deviennent les titres des poèmes : *Le Chapelet du Soldat*, *La Messe au Front*, *Les Prêtres au Front*... Il met en mots une religion simple, populaire, presque manichéenne du *Diable à la guerre* au *Kenavo*... *Au Paradis* ! Pas un poème n'échappe à une référence religieuse. L'ennemi, le « Boche » ou le « Teuton » ou le « Germain », est toujours stigmatisé, car il ose toucher au sacré, par exemple, à la nativité dans *Le Berceau*, aux lieux saints dans *Crucificatur* ! La charité ne peut donc s'appliquer au « Boche, vil et traître » dont les actes justifient cette antienne : « Écrasons la tête de l'Allemand ».

« La langue et la foi sont frère et sœur en Bretagne ». Cette assertion de l'abbé Jean-Marie Perrot convient à Y. M. Normand. Celui-ci se pose en défenseur de la langue bretonne à un moment où elle est menacée par la disparition dans la guerre d'auteurs bretonnants. Il s'adresse, à plusieurs reprises, aux femmes de Bretagne pour qu'elles apprennent la langue à leurs enfants pour assurer la transmission.

Catholique, Y. M. Normand se déclare républicain. Breton, il se bat pour la France. Cependant, dans les derniers poèmes, il avance la revendication de « l'autonomie » (12 mars 1919) pour son pays, la Bretagne, au nom du sang versé, « le sang généreux des Bretons ». Il confirme le renouveau de l'*Emsav* à la sortie de la guerre autour de l'idée du sacrifice particulier des soldats bretons.

On laissera le lecteur bretonnant apprécier la qualité littéraire de ces poèmes. Normand peut-il rejoindre Jean-Pierre Calloc'h et Loeiz Herrieu, ces militants et auteurs bretons largement révélés par leurs écrits de guerre ? Pour les historiens, ces *Poèmes du front* ne constituent pas une source directe pour approfondir la connaissance de la guerre. En revanche, ils interrogent sur la prégnance de l'éducation initiale de l'auteur, de son système de représentations du monde que la guerre non seulement n'entrave pas mais semble renforcer.

Didier GUYVARC'H

Sébastien CARNEY (dir.), *Comme devient-on Jean-Pierre Calloc'h ?*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2018, 234 p.

Cet ouvrage reprend la presque totalité des communications qui ont été faites au colloque qui s'est tenu à Sainte-Anne-d'Auray les 20 et 21 octobre 2017 sur Jean-Pierre Calloc'h (1888-1917), à l'initiative d'une équipe constituée de Bruno Belliot et